

L' Abeille.

2me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 8 NOVEMBRE 1849.

No. 1

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

[suite.]

Les deux premiers volumes des *Mémoires d'Outre-Tombe* ont été composés de 1811 à 1822, c'est-à-dire dans toute la force et l'éclat du talent de l'auteur. Cependant ils ne ressemblent pas tout-à-fait, on voudra bien me l'accorder, aux chefs-d'œuvre qu'il enfantait à la même époque; ils retracent même, si je ne me trompe, tantôt l'exubérance et la fougue désordonnée de l'*Essai sur les Révolutions*, tantôt les réflexions chagrines et les couleurs heurtées de la *Vie de Rancé*; en un mot, ce sont les défauts de la jeunesse et de la vieillesse de l'auteur qui y dominent, au milieu des beautés du premier ordre, il est vrai.

Cette nouveauté, rare en littérature, et dont on ne citerait pas peut-être un autre exemple, s'explique par la révision totale de l'ouvrage dont M. de Châteaubriand n'a cessé de s'occuper jusqu'en 1846.

Or son génie d'après ses admirateurs les plus enthousiastes, “ était de ceux chez lesquels l'imagination rajeunit en vieillissant; le style de ses premières années péchait plutôt par l'excès, par un certain défaut de mesure, par une certaine exagération de couleurs, qui caractérisent d'ordinaire les productions de la première jeunesse. ” Voilà tout: M. de Châteaubriand a refait ce qui était bien fait, il a corrigé sans améliorer. Me sera-t-il permis d'ajouter que, dans sa longue et brillante carrière, il avait suivi d'un œil attentif les différentes phases de l'opinion publique, et qu'il s'était aperçu que les esprits se détachaient chaque jour des idées et des sentiments qui avaient commencé sa haute renommée; qu'une ardente jeunesse surtout sympathisait avec ses écrits, à cause des accents de liberté et de patriotisme qui s'y font entendre constamment? On comprendra alors qu'il ait effacé quelques traits à l'éloge du passé, pour jeter sur ses premières années une teinte d'humeur, de chagrin et de fière indépendance.

Du moins sous quelque bannière qu'il ait raconté le crime, il l'a flétri toujours avec une généreuse indignation. Ne lui demandez pas de réhabiliter des noms abominables; il n'a aucun goût pour les égorgements de la révolution; tous ces abatteurs de têtes, il les a vus de

près, et ils lui ont paru ce qu'ils étaient des misérables dont la capacité ne s'étend pas au dessus de l'esprit le plus vulgaire: héros de la peur, ils tuaient dans la crainte d'être tués.

Deux fois il a rencontré Mirabeau à un banquet, une fois chez la nièce de Voltaire, la marquise de Villette, une autre fois au Palais-Royal, avec des députés de l'opposition, et il lui consacre un portrait brillant de verve et de coloris. Je vais en citer les traits principaux.

“ Mêle par les désordres et les hazards de sa vie aux plus grands événements et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du Don Juan, du Catilina et du Gusman-d'Alfarache, du Cardinal de Richelieu et du Cardinal de Retz, du roué de la régence et du sauvage de révolution; il avait de plus du *Mirabeau*, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen-âge se trouvait réuni dans une succession d'hommes extraordinaires.

La laideur de Mirabeau appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race produisait une sorte de puissante figure du *jugement dernier* de Michel-Ange, compatriote des *Arrighetti*. Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage de l'orateur, avaient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour êtreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse.

Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune sombre, laid, immobile: il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion. En sortant de notre dîner, on discutait des ennemis de Mirabeau; je me trouvais à côté de lui, et n'avais pas dit un mot. Il me regarda en face avec ses yeux d'orgueil, de vi-

ce et de génie; et m'appliquant sa main sur l'épaule, il me dit: “ Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité. ” Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu.”

Certes, les plus ardents admirateurs de Mirabeau doivent être contents de ce portrait: ceux qui ne sont sensibles qu'à l'éclat et à l'énergie du pinceau doivent y applaudir; mais ceux qui demandent la vérité, avant tout, seront-ils également satisfaits? C'est Mr. de Châteaubriand qui m'apprend, en finissant ce chapitre, qu'on ne voit plus aujourd'hui le Mirabeau réel, mais le Mirabeau idéalisé, le *Mirabeau tel que le font les peintres*, pour le rendre le Symbole ou le Mythe de l'époque qu'il représente, qu'il devient ainsi plus faux et plus vrai” je souscris à cette rectification et je crois Mr. de Châteaubriand excellent *peintre*.

C'est avec le même talent qu'il peint la société de 1789 et 1790. Sans doute, cette société était légère, frivole, insouciant, dégradée, jouant follement à quelques pas du gouffre qui devait bientôt l'engloutir. Mais au milieu de cette corruption générale, il fallait pour être juste, ne pas oublier quelques personnes d'élite qui ne trahirent jamais leurs sermens et leur foi, et dont les touchantes vertus ou les infortunes auraient consolé nos regards attristés par cet effroyable débordement de vices et de crimes.

Dégouté par tout ce qui se passe sous ses yeux M. de Châteaubriand conçoit le projet de s'embarquer pour les Etats-Unis, et de découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique. Ce voyage, nous le connaissons déjà; l'illustre auteur l'avait publié dans ses œuvres complètes, à quelques détails intimes près, qui sont particuliers à ses *Mémoires*, et ce qu'il ajoute ne valait pas peut-être l'honneur de former la moitié du second volume. Je lui sais gré cependant de quelques réflexions qui prouvent combien sa conversion fut franche et sincère. En parlant de l'abbé Nagault, directeur du Séminaire de Saint-Sulpice, et de plusieurs séminaristes qui allaient à Baltimore, il fait observer que ces compagnons de voyage lui auraient mieux convenu quatre ans plutôt. Il croyait alors qu'un esprit re-